

Diên Biên Phù,  
Joli nom, pour un naufrage.  
Diên Biên Phù,  
Trois syllabes de sang, un son de claque et de défaite.  
Pour nous, les hommes.

Le 7 mai 1954, après cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits âpres, nous rendons les armes, vaincus par les troupes viêtminh.

Notre camp retranché tombe aux mains des *bodoi*, le général Giap a gagné son pari, le combat du tigre et de l'éléphant, annoncé par Hô Chi Minh : « Le tigre tapi dans la jungle harcèlera l'éléphant figé qui, peu à peu, se videra de son sang et mourra d'épuisement. »

Tous les points d'appui fortifiés dans la plaine, destinés à couvrir notre camp, sont tombés.

Il est dix-huit heures. Nous avons perdu la bataille, la guerre et l'honneur.

L'honneur de la France coloniale.

Diên Biên Phù, depuis vingt ans mon esprit erre en ce lieu, qui me hante. J'y reviens enfin, pour retrouver des souvenirs perdus, en exil de moi-même. Je suis de retour ici pour une femme, flamme rencontrée pendant la guerre. Nous nous étions aimés, sans bruit ni fureur, avant de nous séparer, contraints.

Dans la stridence du silence.

J'étais jeune et mal marié, rêveur, avide de voyages et d'aventures, de douces drogues dures et d'écriture. Passions voraces et dévastatrices pour les âmes comme la mienne, en quête d'absolu, inatteignable.

À la recherche de moi-même, j'avais trouvé Maï Lan. Frêle et mystérieuse jeune femme, qui allait s'éprendre d'un soldat en guerre contre son pays.

Et contre lui-même.

Il y a des êtres qu'on rencontre trop tard pour ne pas les aimer.

Maï Lan.

Retour à Diên Biên Phù.

À la recherche d'un amour jeune et vieux, fou.

De vingt ans.

Retour ici, en pèlerinage.

Cette fille est ma faille, mon alcool, ma parabole.

Et son pays, mon gouffre néant : j'y suis mort et m'y suis enterré, avec mes dernières illusions sur l'humanité, sur moi-même et sur ma propre patrie, « terre des droits de l'homme ». C'est ainsi, ainsi qu'elle aime, qu'elle aime qu'on la nomme.

Je suis mort ici, en Indochine.

Avant de renaître, puis mourir encore.

Dans le regard de Maï.

Il y a vingt ans.

C'était la guerre.

Avant de partir au feu contre les troupes vietnamiennes, je croyais dur comme fer à la propagande du ministère : nous avons une mission « civilisatrice » à mener auprès des peuples indigènes.

Avant de me brûler à Maï, je croyais ou feignais de croire, peut-être, à la noblesse du combat de notre corps expéditionnaire.

Nous devons reprendre le Tonkin, pour l'honneur de la France !

Nous devons empêcher la région de tomber aux mains du général Giap et de ses hommes entrés en dissidence.

Nous devons briser les *bodoi*, par tous les moyens nécessaires.

Mais ce n'était pas ma guerre.

Je l'avais ressenti, assez vite je crois, en côtoyant, au cœur de l'enfer, les troupes coloniales et autochtones qui luttaient sous notre drapeau, mais n'avaient pas

les mêmes traitements que nous autres, blancs de peau.

Non, ce n'était pas ma guerre.

Je l'avais ressenti définitivement, une nuit, dans un bar de Hanoi, en croisant le regard de Maï et son sourire aux éclats d'arc-en-ciel.

Ce n'était pas ma guerre et pourtant, nécessaire, libératoire, elle me consuma.

De l'intérieur.

Et elle, Maï, m'embrasa dès le premier baiser.

Elle, Maï, me fit sortir de moi-même, de ma race prétendument supérieure, de ma douleur, de ma religion, de mes déterminations. De toutes mes frontières.

C'est à partir d'elle, Maï, que j'appris à rire vrai et à dire oui à l'amour, à aller vers moi-même, à exister par et pour moi-même, à voler sans ailes, par volonté de vie.

C'est à partir de cette fille que j'ai commencé à aimer, à m'aimer, à vivre, et à écrire aussi vraiment. Comme par débordement.

Mon pays a perdu l'Indochine. Et moi j'ai perdu Maï.

Je ne pouvais pas rester, et elle ne voulait pas s'enfuir avec moi. Pas comme ça.

J'avais dû rentrer. Sans elle. Prisonnier de mes nœuds inextricables, abîmé par une guerre sale comme toutes

les guerres, mais neuf d'avoir trouvé l'amour au centre de la terre, dans une ville-ciel nichée au creux d'une petite plaine située au nord-ouest du Viêtname.

Il fallut partir, vite, très vite, après la défaite et les accords de Genève qui mirent fin à la colonisation française de la région.

Juillet 54 je revins en métropole.

Défait.

Amputé de mon cœur refait à neuf.

Et amoureux d'une énigme déguisée en sourire fatal, qui me hante depuis vingt ans.

J'ai quitté l'Indochine et Maï, mais l'Indochine et Maï ne m'ont jamais quitté.

Depuis, mes songes se mélangent à mes cauchemars, comme l'amour à la mort, dissolvant, chaque jour un peu plus, le vernis de mon existence.

Retour à Diên Biên Phù.

À la recherche d'un amour jeune et vieux, fou.

Retour ici, avec l'espoir mitraillé de retrouver celle qui m'accoucha.

Retour ici, pour mourir où je suis né, dans un corps-à-corps fiévreux.

Retour ici, après vingt ans d'exil intérieur, l'âme en feu. Je suis revenu ici, où je suis tombé amoureux, pour ne plus jamais me relever. Je suis revenu ici, pour finir mon voyage. Dans une bulle d'opium ou de tendresse. Je suis revenu ici, pour écrire la dernière page. De mon livre de vie.

Je suis de retour à Diên Biên Phù.

Pour mettre un point final à ma peine ou mourir en paix, dans les bras ou le doux souvenir de mon amour siamois au visage lune, Maï Lan, unique soleil dans la nuit.